

Michel de Certeau ou la passion de l'Autre

Marco Veilleux

Numéro 788, janvier–février 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84250ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Veilleux, M. (2017). Michel de Certeau ou la passion de l'Autre. *Relations*, (788), 39–39.

Michel de Certeau ou la passion de l'Autre

Marco Veilleux

L'auteur est délégué à l'apostolat social et adjoint aux communications pour la Province jésuite du Canada français

Michel de Certeau naît en Savoie en 1925. Il entre dans la Compagnie de Jésus en 1950. Il meurt d'un cancer, en 1986, à peine âgé de 60 ans. Figure inclassable de la pensée française au XX^e siècle, ce jésuite est théologien, historien, sémiologue, épistémologue des sciences sociales, anthropologue de la culture et de la religion. Il dialogue, entre autres, avec des monuments intellectuels comme le théologien Henri de Lubac, le psychanalyste Jacques Lacan, les philosophes Michel Foucault et Julia Kristeva. Ses travaux vont de l'histoire de la mystique aux XVI^e et XVII^e siècles, à l'herméneutique de Mai 68. Parmi la vingtaine d'ouvrages et la centaine d'articles qu'il a publiés, son livre *L'écriture de l'histoire* (Gallimard, 1975) demeure un des plus grands traités d'épistémologie des sciences humaines que l'on puisse lire en langue française.

En 1964, avec Lacan, de Certeau fait partie des fondateurs de l'École freudienne de Paris. Sa fréquentation assidue des milieux psychanalytiques n'aura de cesse, car notre jésuite s'inscrit résolument dans l'univers de la philosophie du langage. L'articulation de la parole, du manque et du désir chez l'être humain est pour lui l'enjeu anthropologique – et donc théologique – par excellence.

Sa vie durant, de Certeau sera un « passeur de frontières » entre les institutions, les disciplines et les savoirs. Au sein de la Compagnie de Jésus et de l'Église catholique, il sera donc souvent vu comme un marginal. C'est que l'homme pose des questions radicales, auxquelles il se confronte sans réserve.

Parmi celles-ci, la question du croire. Comment, en effet, peut-on aujourd'hui être croyant ? Pour de Certeau, aucune institution contemporaine ne peut plus garantir l'effectivité d'une vie ou d'une expérience religieuses. Cette effectivité doit plutôt s'inscrire dans une quête sans relâche – qu'il appelle « le travail d'une question ». Il ajoutera que, de nos jours, le sujet croyant ne peut être que « l'itinérant d'un désir dans un lieu ». En cela, il ne reniait pas le rôle et l'héritage historiques des institutions. Il était toutefois profondément conscient qu'il n'y a plus, dans la modernité postchrétienne, de position socio-ecclésiastique ou d'orthodoxie pouvant mettre le chrétien à l'abri du « risque à prendre » que représente la foi.

Ce risque, de Certeau l'a intimement fait sien. Dans un autre de ses ouvrages ayant fait date, *La faiblesse de croire* (Seuil, 1987), il définit l'acte de croire comme « une pratique de l'autre ». C'est-à-dire un travail du désir consistant à se laisser constamment « altérer » par la rencontre du différent et de l'étranger. Il se demande : « Comment être altéré par

l'autre, altéré de désir et changé dans l'espace clos de nos existences ? » Et, dans cette « altération » qui marque toute vie humaine, de Certeau reconnaissait la trace même de Dieu : l'Étranger par excellence, l'Autre insaisissable...

C'est ainsi que, pour ce jésuite, la foi ou la spiritualité ne s'envisageaient qu'en tant qu'expérience radicale d'hospitalité. Dans une entrevue radiophonique en 1975, il dira : « L'espérance chrétienne consiste à supposer que n'importe qui d'autre est chez lui dans votre lieu propre ». Croire n'est donc pas se constituer une place exclusive, une forteresse ou une identité rigide. C'est au contraire marcher sans cesse dans l'insécurité et laisser les autres venir à sa rencontre. C'est tendre l'oreille et donner la parole à ce qui est exclu, surprenant, marginalisé, déstabilisant...

Ce manque qui fait marcher, cette faiblesse de croire, cette passion de l'Autre ont animé d'une manière exceptionnelle la vie et l'œuvre de Michel de Certeau.

Le théologien Claude Geffré, dans un texte intitulé « Le non-lieu de la théologie chez Michel de Certeau », écrira : « L'hospitalité à l'égard de l'étranger n'est pas une option morale facultative, c'est une exigence de nature, l'attestation d'un Dieu toujours plus grand » (*Michel de Certeau ou la différence chrétienne*, Cerf, 1991). Cet impératif est d'ailleurs bien enraciné dans l'Évangile : « J'étais un étranger et vous m'avez accueilli... » (Matthieu 25). Malheureusement, ce diagnostic de Michel de Certeau demeure d'une affligeante actualité : « Mais une maladie nous aveugle : celle de l'identité. Elle consiste à refuser le fait de la différence » (*L'Étranger ou l'union dans la différence*, DDB, 1969).

Un jour, notre jésuite s'est présenté lui-même en disant : « Je suis seulement un voyageur ». Or, à la fin de son livre sur l'histoire de la mystique, il propose une définition qui, bien qu'il s'en soit défendu toute sa vie, lui colle parfaitement à la peau. « Est mystique celui ou celle qui ne peut s'arrêter de marcher et qui, avec la certitude de ce qui lui manque, sait de chaque lieu et de chaque objet que ce n'est pas ça, qu'on ne peut résider ici ni se contenter de cela. Le désir crée un excès. Il excède, passe et perd les lieux, il fait aller plus loin, ailleurs. Il n'habite nulle part, il est habité » (*La fable mystique I*, Gallimard, 1982).

Ce manque qui fait marcher, cette faiblesse de croire, cette passion de l'Autre ont animé d'une manière exceptionnelle la vie et l'œuvre de Michel de Certeau. Relire ce dernier, 30 ans après sa mort, nous rappelle que ce manque, cette faiblesse et cette passion sont notre lot commun. Après tout, ici-bas, ne sommes-nous pas tous que « des voyageurs » ?